

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 19 ANNÉES FORME 38 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

20^e Année. N^o 985 — 26 Fév. 1876

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non venues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. E. HUBERT.



M. AMBROISE FIRMIN-DIDOT

Décédé à Paris le 22 février. — (D'après la photographie de M. Truchelut.)

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Jules Noriac. — Nos gravures : M. Ambroise-Firmin Didot; — Les élections législatives; — Les bals de l'Élysée; — Exposition des œuvres de Pils; — M. Patin; — Accident de Boulogne-sur-Mer; — Prise de la redoute de Garate. — Courrier du palais, par Petit-Jean. — La Pupille (suite). — Théâtres, par Ch. Monselet. — Chronique musicale, par A. de Lasalle. — Questions et réponses, par Ch. Joliet. — Memento. — Solutions d'échecs.

GRAVURES : M. Firmin Didot. — Février sous le givre. — Un scrutin électoral en Beauce. — Bal à l'Élysée. — Beaux-Arts : Rouget de l'Isle chantant la Marseillaise. — M. Patin. — Rupture du pont tournant à Boulogne. — Espagne : Prise de la redoute de Garate. — Échecs. — Rébus.

COURRIER DE PARIS

CHACQUE fois que Paris fait un coup de tête, il semble qu'il épuise tout ce qu'il a de forces. Le lendemain et les jours suivants, il paraît accablé et inquiet comme un gamin qui a volé des confitures et qui voit passer sa mère près du buffet.

Va-t-elle ouvrir ou n'ouvrira-t-elle pas ?

Le gamin aura-t-il le fouet ou en sera-t-il quitte pour la peur ? Tout est là ?

Il serait curieux d'étudier Paris ces jours-là, et je le ferais volontiers, si ce n'était toujours le même drame et le même décor.

En 1830, pour ne pas remonter au déluge, Paris se réjouit trois jours. Il a chassé les tyrans, il a retrouvé sa cocarde et son plumet de prédilection, il a secoué la poussière qui ternit les nobles couleurs de son drapeau, il a tué pas mal de Suisses, il a poursuivi de ses huées le frère du fils de saint Louis qu'il a guillotiné trente-sept ans avant, Paris sait qu'on élèvera une colonne pour ses victimes, et le voilà content pour trois jours. Trois jours, c'est bien peu.

Il gravera longtemps la date des trois glorieuses journées sur ses monuments et sur les milliards d'images dont il a la spécialité. Cette date sera inscrite dans le fond des assiettes, dans les devises des bonbons, sur celles des mirlitons et dans mille autres endroits.

27, 28 et 29 juillet 1830 !

Cela rayonne comme la sentence écrite au mur de Balthazar : 27, 28 et 29 juillet, c'est très-bien, c'est parfait, c'est sublime; mais le 30, qui est le lendemain, qui dira ce qu'a été ce 30 juillet-là ? Personne n'en sait rien, pas même M. Louis Blanc qui a écrit son histoire.

Ah! les lendemains, c'est terrible!

Le 30 juillet repose en paix avec le 25 février. Après le carnaval, le mercredi des cendres. Malheureusement, le mercredi des cendres politique implique plus de quarante jours de pénitence.

Loin de moi l'idée de comparer la victoire pacifique d'un parti avec des victoires à main armée; d'abord parce que cela ne se ressemble pas du tout, et que d'ailleurs je n'ai aucun droit pour faire ici des appréciations politiques. Mais ma profession de chroniqueur me fait une loi de regarder, d'étudier, d'analyser, et j'use de mon droit en constatant ceci : la semaine qui vient de s'écouler a présenté une particularité que j'avais déjà constatée le 5 septembre, — encore un mercredi des cendres, — tout Paris est en chapeau mou.

Le chapeau rond est la coiffure par excellence pour les mouvements populaires. Avec le feutre, on n'est plus un monsieur, mais on n'est pas encore un prolétaire, et, selon le vent politique qui se lèvera pour en retrousser les bords, on attend qu'on ressemble à un franc-tireur ou à un montagnard, on a l'air d'un mousquetaire provisoire ou d'un porteur d'eau définitif.

Ce détail, qui est à ajouter au célèbre chapitre des chapeaux, n'est pas indifférent à observer.

Le chapeau rond du bourgeois est tout à fait différent de ceux de l'ouvrier, de l'artiste, du gommeux ou de l'indifférent. Les formes varient à l'infini; le chapeau de feutre est tout ce qu'on veut, excepté le chapeau de soie.

Il y a mille enseignements à tirer de cette apparition de la coiffure excentrique, et un homme avisé saurait en tirer un grand parti.

Je connais un boursier qui s'est enrichi de la façon suivante :

Il déjeune au café Riche, près d'une fenêtre, et il pique les chapeaux comme un joueur pique les numéros à la roulette.

Voici son procédé :

Quand, par hasard, à la fin du déjeuner, sa carte à piquer est ainsi composée :

Chapeaux de soie.	44 0/0
— de feutre.	22 0/0
— mous.	17 0/0

Casquettes (pour mémoire),

Il achète trente mille de rentes.

Si, au contraire, la majorité est pour les chapeaux ronds, il vend : vous voyez que c'est bien simple.

Notre homme avait gagné plus d'un million à ce commerce simple, mais sagace, lorsqu'un jour une dame qui croyait avoir à se plaindre de lui, confia le système à un jeune boursier, rival de l'habitué du café Riche.

Se venger et gagner de l'argent sont deux plaisirs rares et bien appréciables; puisque la vengeance seule est le plaisir des dieux, on peut se faire une idée complète de la vengeance dorée.

Or, il arriva que toutes les fois que l'inventeur du système vendait trente mille, le jeune boursier les prenait. Quand au contraire il achetait, c'était sur l'offre du jeune initié.

En un mois, cinq cent mille francs passèrent de la poche de l'un dans la poche de l'autre.

Heureusement, le spéculateur si rudement éprouvé était un homme sage. Ayant vu disparaître la moitié de son avoir en cent fois moins de temps qu'il n'en avait mis à le gagner, il arrêta les frais et se contenta de vivre de ses rentes, ce qui lui fut d'autant plus facile que la dame qui croyait avoir à se plaindre de lui s'était empressée d'avoir à se louer de son rival.

En somme, il fit une affaire nulle : il avait beaucoup perdu d'un côté, mais il avait gagné de l'autre.

Aujourd'hui, il a quitté la Bourse, où son nom est resté célèbre, parce que le nombre des gens qui savent garder l'argent gagné est fort rare.

Sa réputation d'habileté est si bien établie, qu'il n'est pas rare qu'on vienne le consulter touchant telle ou telle opération.

Alors il prend un air modeste et répond invariablement :

— A Dieu ne plaise que je me permette jamais de donner un conseil. Le plus malin se trompe. La Bourse serait une trop belle institution s'il ne s'agissait que d'avoir du bon sens ou de la sagacité!

— Certainement; mais...

— Il n'y a pas de mais. Tenez, moi, par exemple, j'ai pratiqué pendant des années un système qui présentait toutes les garanties de sécurité imaginable; c'était simple, sûr et logique, rien n'était laissé au hasard; eh bien, un jour, mon système a raté complètement après dix ans d'épreuves heureuses et sans que j'aie jamais pu savoir pourquoi.

Si ce journal tombe sous la main de cet intelligent financier, il apprendra enfin le mot du rébus. Rien de plus simple que ce mystère.

Le jeune boursier, possesseur, grâce à la dame, du système en question, avait loué douze vauriens et leur avait ordonné de se promener tous les jours, de midi à une heure, du passage de l'Opéra à la Chaussée-d'Antin.

En un mot, ces innocents compères faisaient ni plus ni moins que les comparses de l'ancien Cirque; ils tournaient et retournaient. Ce n'était plus des hommes en chapeaux mous, mais bien une véritable légion.

Ces jours-là, l'homme vendait ses trente mille.

Le lendemain, les douze comparses revenaient, mais, cette fois, avec des chapeaux de soie, et le bonhomme achetait.

On parle très-sérieusement d'organiser, à l'hôtel du Louvre, une grande fête qui prendrait le nom de bal des victimes.

On sait qu'en 1793 le bal des victimes eut un succès si grand, qu'on fut obligé, pour contenter tout le monde, d'en donner plusieurs. Le bal des victimes, qui devait être unique, devint hebdomadaire.

Les hommes qui assistaient à « ces fêtes » devaient être en habit de cérémonie, comme il convenait pour des soirées aristocratiques. Seulement ils n'avaient pas de cravate, et le col de dentelle de leur chemise était rabattu sur l'habit, de façon à laisser le cou nu. De plus, ils devaient avoir la queue de leur perruque relevée et fixée à la tête par une épingle d'or, afin que rien ne vint gêner le couperet.

Les femmes et les jeunes filles devaient être vêtues de blanc, sans aucun ruban ou aucune garniture de couleur; pas de bijoux, pas de falbalas. Leurs cheveux devaient être relevés « négligemment, mais avec grâce, » et leur col de cygne ne devait avoir pour tout ornement qu'un fil de laine ou de soie rouge, qui était présumé marquer la place exacte pour le citoyen exécuter.

Il semble que tout cela devait jeter un froid; eh bien, non, on était d'une gaieté folle, on voulait rire un peu avant d'être « précipité sur le rivage du noir Cocyte. »

Il y avait même une figure de danse qui s'appelait « la dernière grâce, » où l'on montait en sautillant sur une espèce de plateau élevé sur trois ou quatre marches, et là on faisait en souriant la plus gracieuse des révérences en criant : « Vive le roi ! » Vive le roi, qui ne vivait plus.

C'était merveille de voir cette jolie société française si spirituelle et si vive poussant l'étourderie, l'insouciance plutôt, jusqu'à rire au milieu de tant de deuils et répéter le plus horrible des spectacles, afin que, le jour étant venu d'être acteur, on eût appris à mourir avec grâce.

Le bal des victimes de l'hôtel du Louvre ne sera pas aussi lugubre, du moins nous nous plaisons à le croire. Il ne s'agit pas du tout des victimes de la Révolution, mais simplement des victimes de la députation.

L'autre jour, je disais que chaque candidature coûtait au moins 7,500 francs, les petites candidatures, bien entendu, car une candidature de première classe n'a pas de prix appréciable; cela varie de 50 à 100,000 francs et « au-dessus, » comme disent les marchands à prix fixe qui ne veulent pas se compromettre.

Je me trompais, ou plutôt je n'avais compté que le côté du sexe fort.

Le côté du sexe faible a, paraît-il, de grandes dépenses de toilette.

En annonçant dernièrement qu'on préparait, pour la fin du mois, une grande fête à la présidence, les journaux ont, bien inconsciemment, augmenté ces frais.

En effet, on ne pose sa candidature que dans l'espérance d'être nommé.

De l'espérance à la certitude, il n'y a qu'un pas. Ce pas fait, la première chose que fait la femme du candidat est de commander sa toilette de gala.

Or, à l'heure qu'il est, il y a de par le monde deux cents toilettes qui ne serviront à rien et deux cents femmes qui ont dit à leurs maris :

— C'est votre faute aussi; pourquoi n'êtes-vous pas plus avancé!

C'est pour ces dames et pour ces robes que la fête du Louvre va être donnée.

Certainement ce sera la fête la plus gaie de la saison; d'abord, parce que personne ne voudra avoir l'air vexé.

On sait que les candidats malheureux ne se gênent pas pour dire :

— Mon Dieu, sur le moment j'ai été un peu contrarié, je l'avoue, mais maintenant j'aime mieux que cela se soit passé ainsi; vous me croirez si vous voulez.

Ils font bien d'autoriser cette condition.

Pourquoi les femmes n'en feraient-elles pas de même?

— Je suis ravie, vont-elles dire toutes, mon mari aurait passé tout son temps à Versailles, et je dors la solitude.

Et pour prouver leur joie, elles vont s'en donner. Oh! jeunes gens, si vous saviez tout ce qu'on peut faire d'une femme à qui son mari vient d'enlever un rayon de gloire depuis longtemps convoité, vous ne manquerez pas une valse au *bal des vic-times*.

~ S'il est — les dernières élections l'ont prouvé — assez difficile d'être député, il est quelque chose de plus difficile, c'est de ne l'être pas.

On sait ce que deviennent les bureaucrates en retraite. Chaque matin machinalement ils vont à la porte de leur ancien ministère, ils la regardent furtivement et le cœur plein de tristesse ils regagnent leur logis.

Les vieux militaires affectent une grande joie lorsqu'arrive l'heure du repos, mais que cette joie est peu sincère. Le matin le tambour les fait bondir dans leur lit, et qu'ils l'entendent ou ne l'entendent point ils se lèvent à cinq heures du matin. Comme à cette heure matinale ils ne rencontrent pas un chat, ils se dirigent, sans préméditation d'ailleurs, vers le champ de manœuvres où les jeunes officiers qui ont bon cœur font un bout de conversation.

Le déjeuner est un cran de repos pour l'officier retraité aussi bien que pour l'ancien employé. On le fait durer autant que possible, et, pour peu qu'on n'habite pas un hameau, la partie de piquet pour l'officier et la partie de dominos pour l'employé peuvent parfaitement mener jusqu'au dîner, à la condition, toutefois, de faire ces parties avec d'anciens collègues avec lesquels on puisse causer du temps passé, des hommes et des choses.

~ Il n'est pas rare de voir des employés retraités, rentrer tout droit dans certaines administrations privées; leurs trente ans de ministère, de Caisse des consignations ou d'hôtel de ville sont une garantie précieuse pour qui les occupe. Pendant une dizaine d'années encore ils peuvent vivre sans s'apercevoir que leur existence a subi le moindre changement. Ils n'ont plus de ministre, ce qui est bien triste, mais ils ont toujours un directeur, ce qui est bien quelque chose.

~ Les vieux officiers n'ont que deux partis à prendre: les officiers comptables font comme les employés, ils cherchent une place et font des chiffres; les officiers instructeurs entrent dans la territoriale et ont encore un uniforme qui les console.

Quand les uns et les autres ne prennent pas ce sage parti, ils cherchent un café où, en compagnie d'anciens collègues, il leur soit permis de parler de leurs gloires ou de leurs garnisons passées.

A ce jeu ils vieillissent vite.

~ Mais MM. les députés dégomés sont bien plus à plaindre: que peuvent-ils devenir?

Il n'y a pas de parlements privés où ils puissent étaler leurs talents.

Ils ne peuvent pas se réunir entre eux pour former des petites commissions de fantaisie dont le rapporteur jouerait les saint Jean pendant l'éternité.

Ils ne peuvent pas aller dans des cercles ou dans des cafés faire des discours sur les bouilleurs de cru ou sur l'instruction gratuite et obligatoire.

Tout ce qu'ils peuvent faire, et c'est bien peu, c'est d'introduire petit à petit les habitudes parlementaires dans leur ménage.

Ainsi quand madame dit à son mari:

— Mon ami, nous avons, vous et moi, mais vous surtout, besoin de distraction; si vous voulez, nous irons samedi au Théâtre-Français.

Le mari répond:

— Messieurs!... Non!... chère amie, sans vouloir en rien me prononcer sur l'opportunité du projet que vous venez de soumettre, et sans m'opposer à son exécution, je désire proposer un amendement.

— Proposez, mon ami, proposez.

— Cet amendement serait certainement appuyé par un grand nombre de mes collègues, s'ils n'étaient absents par congé. (Au centre: *Très-bien! très-bien!*)

Je propose, après les mots « au Théâtre-Français, » d'ajouter: « ou à un autre théâtre, » parce qu'il pourrait très-bien se faire qu'au Théâtre-Français nous ne trouvions point de place.

— Adopté.

Madame, qui comprend tout ce qu'elle peut tirer de cette douce manie parlementaire, s'est vite rompue à toutes ces finesses.

C'est ainsi que lorsqu'elle veut faire payer la note de sa couturière elle prend un sentier détourné.

— Cher ami, dit-elle, en l'absence de la sous-commission chargée de vérifier le budget de l'intérieur, ne pourriez-vous voter un crédit provisoire pour régler la facture de M^{me} Pigoury.

— Mais, chère amie, je vous ferai observer que ce serait créer un précédent fâcheux.

— Je serais de votre avis si le total de cette note dépassait celui du précédent budget, mais ce total étant inférieur de 25 centimes sur la somme de 7,833 francs attribuée à ces fournitures pour le dernier exercice, il ne saurait y avoir aucun inconvénient à voter dès à présent. A l'appui de mon dire, je pourrais citer des précédents, mais je préfère m'en rapporter à la sagacité et à la justice de la Chambre.

— Personne n'étant inscrit pour combattre cette demande, je mets ce chapitre aux voix.

— Adopté.

La bonne voyant sa maîtresse enchantée, demande la permission d'aller passer la journée du dimanche chez sa tante, sise au village de Viroflay.

— Mais, Françoise, je vous ai dit de vous adresser à monsieur.

— C'est ce que j'ai fait, madame.

— Eh bien, que vous a-t-il répondu?

— Monsieur m'a dit comme ça: « Écrivez votre demande. »

— Ah! oui!

— Moi, je n'écris pas très-bien, mais enfin je m'y suis mise; voici, madame.

— Mon ami, voici la pétition de Françoise.

— Je vais en donner connaissance à la Chambre:

« La nommée Françoise Guignet, née à Ugine, département de la Savoie, demande à aller passer son dimanche chez une prétendue tante qu'elle aurait à Viroflay. La pétitionnaire, se recommandant par ses bons services à la bienveillance de la Chambre, la commission propose purement et simplement l'envoi de cette pétition à la commission des grâces. »

— Mon ami, vous êtes insipide; vous savez très-bien que la commission des grâces est absente et que, d'ailleurs, Françoise ne demande aucune grâce; elle n'a commis aucun crime politique ni de droit commun; faire danser l'anse du panier n'est même pas un délit.

— Sans doute; aussi me voyez-vous très-embarrassé; en pareil cas, la demande de la signataire devrait être renvoyée au ministre de l'intérieur.

— Eh bien, mais le ministre de l'intérieur c'est moi!

— C'est juste.

~ Il y a de par le monde un pauvre diable de millionnaire que la force de l'habitude a rendu bien malheureux; je veux vous conter son édifiante histoire, parce qu'elle contient un grand enseignement.

Il y avait une fois un bache-lier ès lettres qui crevait de faim sur le pavé de Paris.

C'était un pauvre diable de la province; ses parents, sans fortune, s'étaient saignés pour lui faire donner de l'instruction et étaient morts, en entrevoyant pour monsieur leur fils les plus hautes destinées.

Le malheureux garçon était venu à Paris sans le sou, ce qui n'était rien, mais sans la moindre recommandation, ce qui était bien triste.

Après avoir frappé à toutes les portes et avoir essuyé toutes les rebuffades possibles, il se décida à aller frapper à la porte d'une institution tertiaire; c'est par là qu'il aurait dû commencer; mais c'est bien dur, et on espère toujours.

Le misérable resta là pendant six mois, en qualité de pion, aux appointements de 20 francs par mois, mal nourri et pas blanchi du tout.

Les vacances arrivaient et l'infortuné pion se demandait encore ce qu'il allait devenir, lorsque le père d'un de ses élèves lui proposa de l'emmenner à la campagne pour donner des répétitions à son fils, un jeune cancre de la plus belle eau.

Dubois — ce n'est pas son nom — accepta avec reconnaissance.

~ Il arriva que le père du cancre était un gourmand-gourmet des plus réussis, et Dubois, pour la première fois de sa vie, comprit ce que c'était que manger.

Il mangeait, il mangeait, à ce point que dans tout autre maison, on l'aurait flanqué à la porte avec un empressement extrême.

Mais dans la maison hospitalière du père du cancre, il n'en fut pas ainsi. Le maître de la maison fut enchanté d'avoir un partenaire digne de lui; il prit Dubois en singulière affection, et, non-seulement il augmenta ses appointements, mais il exigea qu'il resterait après la rentrée.

De l'état de pion, Dubois était passé à l'état de mangeur, ce qui lui parut le meilleur de tous les états.

Pour complaire au maître, il allait visiter les cuisines surveiller les menus, et, soit que sa gourmandise l'entraînât, soit qu'il fût né homme de cuisine, il ne tarda pas à étonner son maître par la finesse de ses aperçus et le charme de ses compositions; le cuisinier, lui-même praticien distingué, lui accorda son estime.

~ Une fois entraîné, il mit la main à la pâte, et ne tarda pas à son tour de devenir un praticien habile.

Malheureusement, si les peines sont éternelles, il n'en est pas de même des félicités; le père du cancre mourut, et le cancre préférant manger son argent tout seul, congédia son ancien pion.

Voilà le pauvre Dubois sur le pavé, et, chose plus triste, n'ayant qu'un restaurant à vingt-deux sous pour reposer sa faim.

Dans ce péril extrême, il se fit cuisinier.

Après avoir fait cinq ou six bonnes maisons, il fut engagé par un grand seigneur russe qui lui fit un pont d'or pour lui faire passer la Bérésina.

Il resta longtemps avec ce seigneur et revint en France au bout de vingt ans avec un bon million.

Quand un homme, parti pauvre, revient en France au bout de vingt ans, son premier soin est de s'en aller dans son pays et d'acheter un château.

Le pays natal est le désir des exilés, le château est le rêve des déshérités.

Voilà Dubois dans son château, faisant mille réparations et donnant à ses rares voisins des dîners fantastiques.

Mais quand les réparations furent achevées et que les dîners furent mangés par les voisins, qui n'osaient pas les rendre, parce que jamais ils n'auraient pu approcher du luxe du châtelain, Dubois se trouva bien seul.

Il fit un peu de cuisine pour se désennuyer. Il entretenait une correspondance très-intéressante avec le baron Brisse; mais, comme tous les cuisiniers, Dubois n'aimait réellement que le bœuf bouilli, et le baron Brisse, fort occupé, ne répondait pas très-régulièrement à ses lettres.

Alors, pour ne pas rester inactif, Dubois se mit à nettoyer son parc; il rêva d'avoir une propriété mieux entretenue que M^{lle} L..., et il joua du balai et du râteau avec rage.

Il voulait que son parc fut paré congruement.

En effet, on cite sa propriété comme un modèle de propreté, d'ordre et de symétrie.

Une seule chose déparait cette merveille, c'était une vaste pièce d'eau claire et limpide. Ce lac, qui aurait dû faire la joie de Dubois, devint son point noir. Il était toujours malpropre.

D'abord il crut que c'étaient les cygnes qui salissaient son eau; il fit mettre des cygnes en zinc.

Il vit bien qu'il s'était trompé; c'étaient les arbres qui laissaient tomber leurs feuilles. Il fit élaguer les arbres; mais le vent apportait les feuilles de loin, et, décevant, il ne pouvait couper tout son parc. Il était désespéré.

Il eut enfin une idée lumineuse; il venait d'entrevoir le moyen d'ôter les feuilles sèches qui d'habitude ridaient la face de l'eau.

Il fit faire un grand plateau en fer-blanc, il fit faire des trous au plateau et le fixa à un long bâton, et depuis deux ans, heureux de vivre et de travailler en s'amusant, le cuisinier millionnaire écuma son lac.



LES ÉLECTIONS LÉGISLATIVES. — Un scrutin en Beauce. — (D'après nature, par M. Ryciebusch.)

Gueteria. A l'aube, lorsque l'attaque eut lieu, les tercios n'opposèrent qu'une faible résistance dans les tranchées et se réfugièrent dans le fort de Garate, qu'ils essayèrent de défendre. Après une courte fusillade, les cornets des alphonstistes sonnèrent la charge, et miquellets, chasseurs, fantassins de marine, escaladèrent les parapets en un clin d'œil et pénétrèrent dans la redoute, passant à la baïonnette tous les carlistes qui ne déposaient pas les armes.

Dans le fort, à part la garnison faite prisonnière, on trouva un canon witworth, un gros mortier et beaucoup de munitions de guerre.

Le général Morionès venait de faire là un coup de maître. Les formidables positions de Garetemendi, considérées comme imprenables, sont la véritable clef de la province de Guipuzcoa. Aratzain, San-Marcos, Sant'agm ndi, d'où les carlistes menaçaient San-Sebastian et Hernani, ont été inutilisées par ce simple mouvement de nuit qui est une véritable surprise.

De ces nouvelles positions, l'armée de Morionès menace Azpeitia, Villaréal, Vergara et autres localités du haut Guipuzcoa, et tend la main à Loma, qui s'avance au travers de la Biscaye.

FOURRIER DU PALAIS

Les assurances sur la vie. — Pensée de prévoyance. — Privilège de la poste. — Concurrence dangereuse. — Toujours les magasins de nouveautés. — Les tentations. — Une surveillance préventive, S. V. P. — La mère et les deux filles. — Un Espagnol à la maison centrale. — Les correspondances occultes. — Faux aveux. — Fausse révélation. — Fausse rétractation. — La Nouvelle-Calédonie en perspective. — Un ami complaisant. — Le marquis de la Fossette.

J'ENTENDS bien souvent dire, répéter que notre caractère national est rebelle à toute innovation; que, quelque utile, quelque avantageuse que soit une institution nouvelle, nous opposons à son développement une paresse d'examen, une sorte d'insouciance qui constituent la plus invincible des résistances. On ne manque jamais, en pareil cas, de citer les assurances sur la vie dont les combinaisons sont encore chez nous inconnues au plus grand nombre, tandis que, chez nos voisins, elles sont depuis longtemps acclimatées, et l'on a recours à leur aide avec le même sans façon que l'on entre dans un magasin pour faire des achats. Tout cela peut être un peu vrai; mais à qui la faute?

Voici un procès que je rencontre cette semaine et que je prends, entre mille, pour faire toucher du doigt les difficultés de cette acclimatation et les causes de ces difficultés; ne faudrait-il pas à chacune de ces innovations, qui touchent si profondément aux mœurs, aux habitudes, aux intérêts de la société, une législation nouvelle et spéciale? Les époux Théodat, épiciers à Cambrai, ont contracté conjointement une assurance de 20,000 francs au profit du survivant. Le mari est tombé en faillite; il est mort peu de temps après, et le syndic réclame cette somme comme devant retomber dans l'actif de la faillite; le tribunal de Cambrai rend un jugement conforme à cette prétention. Ce jugement vient d'être réformé par la cour de Douai, qui déclare que ce contrat « tout de prévoyance » doit être exécuté vis-à-vis de la femme, comme il le serait vis-à-vis d'un tiers. En dehors des questions de droit, quelle était la pensée des époux? Évidemment de sauvegarder dans toutes les éventualités l'avenir du survivant; si ce n'est pas cela, ce n'est plus rien; l'assurance sur la vie n'a plus de raison d'être. L'arrêt de la cour de Douai a mille fois raison, mais la possibilité seule d'une jurisprudence contraire suffit pour décourager ces bonnes et pieuses précautions.

— Rien de plus facile à présent que de plier une lettre en quatre, de la glisser dans une enveloppe, d'y coller un timbre et de la jeter dans la boîte.

C'est là presque toujours le plus court chemin et, partant, le plus économique. Mais il paraît que, dans certains cas, entre deux trains-poste, une lettre confiée à un voyageur, quelquefois même à un voyageur piéton, devance une distribution; c'est un malheur, c'est presque un tort; mais l'administration n'en jouit pas moins du privilège du transport des lettres, et il faut

obéir à la loi. Fréling et Dupin, deux garçons tonneliers, ne connaissaient probablement pas le décret du 12 messidor an XII, et ils cheminaient tranquillement sur la route de Bondy, ayant chacun en poche une lettre que leur patron leur avait confiée pour la remettre à destination.

Tout n'est qu'heur et malheur en ce monde : il faut précisément que d'autres charretiers, conduisant aussi des haquets chargés de vin, eussent commis dans la même matinée des vols de légumes dans les champs, et la gendarmerie, qui les poursuivait, demanda à Fréling et à Dupin de justifier de leur identité. Voilà ces deux braves garçons qui font sortir de leur poche tout ce qu'ils ont de papiers, y compris les deux lettres cachetées... Procès-verbal. La 9^e chambre correctionnelle de Paris les a condamnés chacun à 150 francs d'amende et déclaré leur patron civilement responsable. Si l'on arrive à ce résultat de devancer une distribution, vous voyez que le timbre-poste coûte un peu cher!

— Les causes se suivent et trop souvent se ressemblent; de sorte que si je crois avoir quelques observations utiles à vous présenter, je me vois dans l'obligation de me répéter ou de faire appel à vos souvenirs. Prenez donc la peine de vous rappeler ce que contient une de mes dernières chroniques sur ces vols qui se commettent tous les jours dans les grands magasins de nouveautés. La surveillance occulte est un excellent procédé pour prendre les voleurs; mais ne vaudrait-il pas mieux une surveillance visible, préventive, capable de décourager les délinquants et surtout de soustraire les esprits faibles à cette sorte de fascination que paraît produire sur eux cet amas de marchandises sans gardiens? Je ne m'étendrai pas longtemps sur les deux affaires jugées cette semaine par le tribunal correctionnel. — C'est, hélas! toujours la même chose :

D'abord c'est une jeune femme de vingt-sept ans, dont la famille est des plus honorables, dont le mari est un homme des plus considérés; elle est mère de deux enfants, elle est dans l'aisance, rien ne lui manquait... et elle a volé deux paires de gants dans le magasin du Louvre; le tribunal l'a condamnée à huit jours de prison. Ensuite, une femme portant un nom à particule, une femme de quarante-huit ans, occupant un appartement de 2,000 francs, ayant ses jours de réception, donnant des dîners, des soirées. Son mari occupe une position considérable dans un pays voisin du nôtre. Elle a trois filles, dont l'aînée est âgée de vingt-trois ans et dont la plus jeune a quinze ans... Eh bien, depuis longtemps, le luxe de la maison était entretenu au moyen de vols commis dans les magasins du Louvre, du Printemps ou du Bon-Marché. La mère et ses deux filles aînées s'entendaient pour se rencontrer devant les comptoirs et se prêter assistance sans avoir l'air de se connaître. Les marchandises volées étaient revendues à des marchandes à la toilette ou engagées au Mont-de-Piété, et la maison brillait toujours du même éclat.

Quelle chute terrible! M^{me} de la P... est condamnée à un an de prison, M^{lles} Calixte et Valentine de la P... sont condamnées chacune à un mois de la même peine! Il est bien temps de pleurer!

— Un bien étrange personnage, que ce Jean Sanchez y Parraga, âgé de quarante ans, qui vient de comparaître pour la seconde fois devant la cour d'assises de la Seine! Si l'on peut ajouter foi à ce qu'il dit, il serait un ancien capitaine de cavalerie de l'armée de don Carlos. Il y a dix-huit mois, il était condamné à sept ans de réclusion et à vingt ans de surveillance, conduit et enfermé dans la maison centrale de Melun. Les stratagèmes de Monte Christo et de l'abbé Faria pour communiquer entre eux peuvent offrir un certain intérêt romanesque; mais je pense que l'on se soucie peu de savoir comment deux réclusionnaires peuvent arriver dans une maison centrale à s'entendre en se passant d'imperceptibles fragments de papier contenant une ligne ou deux lignes d'écriture au plus. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'un autre condamné nommé Ducy, se trouvant, après trois mois de ces confidences secrètes, au courant de la situation de Parraga, imagina de se dénoncer comme son complice pour tous les vols inconnus que celui-ci lui avait révélés. Qu'espérait-il? Obtenir une condamnation aux travaux forcés et être expédié à la Nouvelle-Calédonie.

Abstraction faite de l'horrible démoralisation de ces prisonniers, rien de plus comique que cette situation. Parraga, dénoncé par son confident, veut d'abord nier; puis la même idée surgit dans son esprit, qu'il sera

transporté au grand air, et il confirme les révélations de Ducy. Mais voici que tout à coup Ducy réfléchit que l'on sort tôt ou tard d'une maison centrale, et qu'il peut être condamné à perpétuité; il rétracta l'aveu de sa prétendue complicité, et ce malheureux Parraga resta seul dans la nasse! Depuis ce moment, il a tour à tour reconnu et repoussé les faits nouveaux dont il vient répondre devant la cour d'assises. Définitivement, il se rétracte et soutient qu'il a imaginé tout cela sur les conseils de Ducy. L'arrêt le condamne à dix ans de réclusion, qui se confondront avec la peine de sept ans précédemment prononcée; total : trois ans de plus à passer dans la maison centrale.

— En vérité, MM. les escrocs sont bien bons de se creuser la tête pour imaginer les plus ingénieux stratagèmes qui parfois ne réussissent pas, quand on voit des pièges aussi primitifs que celui de « M. le marquis de la Fossette » obtenir un plein succès. Ce sont, en effet, les pièces les mieux machinées qui peuvent tromper l'espoir de l'inventeur; chacun des ressorts, des rouages est une chance de plus contre lui. Mais voyez l'avantage d'une combinaison simple :

Un jeune homme de bonne mine, un cuirassier portant gaillardement son uniforme, se présente plusieurs fois chez une dame Mehmed, de la part de son camarade Walter, enfermé pour délit militaire dans la prison du Cherche-Midi. La lettre dont il est porteur est signée : Walter, et elle se termine ainsi :

« Je ne croyais pas que ce garçon, d'une si noble famille, aurait été vous voir. Il est tout simplement le neveu de M. le général Ladmiraute et s'appelle le « marquis de la Fossette. Il s'occupe, auprès de son oncle, de me faire relâcher : confiez-vous à lui. Vous ne reconnaîtrez pas mon écriture, je suis blessé à la main. C'est un co-détenu qui veut bien écrire pour moi. A bientôt, mes chers protecteurs, etc.

Walter est le professeur de musique de la fille de M^{me} Mehmed, et celle-ci s'empresse de remettre pour lui vingt francs de cachets qu'elle lui doit; puis, le lendemain, encore vingt francs qu'il demande comme avances. M. le marquis de la Fossette aurait dû s'en tenir là; mais il voulut revenir à la charge, et il se fit prendre. Il a été reconnu que Walter n'était pour rien dans tout cela, que le marquis de la Fossette, qui s'appelle Notte, tout simplement, et n'a pas d'oncle général, avait imaginé tout cela et avait écrit et signé lui-même la lettre d'introduction.

Où avait-il pris ce marquisat de la Fossette? Il paraît qu'il a une fossette au menton. Ce signe particulier, qui n'a rien d'héraldique, devient, au contraire, une circonstance accablante contre le cuirassier Notte devant le 1^{er} conseil de guerre de Paris. Notte commence par nier comme un beau diable qu'il ait jamais vu M^{me} Mehmed et se soit jamais présenté chez elle; mais celle-ci le reconnaît victorieusement à sa fossette et à son habitude de mâcher du tabac.

Que pouvait répondre l'accusé, qui avait à l'audience le menton éclairé en plein et du tabac dans la bouche?

Dix ans de réclusion, la dégradation militaire, 3,000 francs d'amende et vingt ans de surveillance de la haute police, voilà les bénéfices recueillis par le marquis de la Fossette!

PETIT-JEAN.

LA PUPILLE

(Suite)

LIONEL, sous l'empire de l'affreuse perspective de la vente du château, qu'il sentait aimer plus que jamais depuis que Cyprienne avait réveillé en lui tous ses souvenirs d'enfance, se demandait s'il ne valait pas mieux mourir que d'assister à son humiliant désastre.

Arrivé du côté opposé au perron, le comte descendit quelques marches qui conduisaient au sous-sol du château, et reparut bientôt avec Jean.

— Voici un brave Breton qui, si vous le voulez bien, va présider à notre combat.

— Un blanc! fit Fonbouillant avec dédain. N'importe, marchons!



LES FÊTES OFFICIELLES — UN BAL A L'ÉLYSÉE — Réception des invités par le Maréchal Président et la Duchesse de Magenta. — (D'après nature, par M. Gustave Janet.)

— A quoi bon, major? cette place ne vous semble-t-elle pas convenable? Allons, habit bas.

Et donnant lui-même l'exemple à son adversaire, le comte se dépouilla de sa redingote.

Fonbouillant l'imita.

Jean, muet et pâle, mesura les épées sans proférer une parole, et les ayant remises aux combattants, il les croisa dès qu'ils furent en garde, et prononça d'une voix ferme le solennel:

— Allez, messieurs!

Le major attaqua vivement.

Habitué au jeu de garnison, il joignait les paroles aux gestes.

— Enfin, je te tiens! Une, deux! inspire-moi, Bau-trichard.

Le comte, calme et froid, ne lui opposait qu'une faible résistance.

Le désespoir paralysait son bras.

Tout à coup, sur une parade de quarte trompée, l'épée du major vient frapper violemment Lionel en pleine poitrine.

Au même moment, un cri terrible retentit, et Jean, qui releva la tête, vit, au travers de la fenêtre ouverte, Cyprienne s'évanouir dans les bras de Simonin.

VII

Le premier mouvement de maître Cornu, en voyant s'éloigner le major et le comte, avait été de songer à la situation dans laquelle l'issue de cette rencontre pouvait mettre ses clients.

— Mais, confrère, s'était-il écrié en s'adressant à Simonin, nous ne pouvons permettre ce duel; si le comte est tué, il échappe à la contrainte par corps.

— Eh bien, après?

— Nos clients, par ce fait, perdent un droit suprême.

— Qu'importe? La propriété nous reste. Ne craignez rien, jeune homme, et dressons sans tarder le commandement; M. le comte baissera le ton après sa signification,

— C'est juste, dressons.

Ils s'installèrent près du guéridon et se mirent à rédiger une mise en demeure d'avoir à payer dans les vingt-quatre heures, en leurs mains, la somme énorme qu'ils venaient réclamer.

Cornu écrivait sous la dictée de Simonin, lorsqu'ils furent interrompus par la rentrée de Cyprienne.

La jeune fille revenait demander une dernière fois à Lionel de la laisser au château, ne doutant plus de recevoir enfin une réponse favorable.

— Il n'est plus là! fit-elle; puis apercevant les huissiers:

— Des étrangers! ajouta-t-elle; les clercs de maître Leprevost, sans doute.

Puis s'avancant, elle leur dit:

— Messieurs, ne vous donnez pas toute cette peine; mon tuteur m'a soumis ses comptes et je les ai approuvés.

— C'est M^{lle} de Blangy, glissa tout à coup Simonin à l'oreille de Cornu.

Et se levant, il lui répondit:

— Il ne s'agit pas de comptes de tutelle, mademoiselle, mais simplement d'une petite formalité. Nous sommes huissiers.

— Ah! confrère, vous allez effrayer cette jeune personne, objecta tout bas Cornu.

— Laissez-moi faire; j'ai mon plan, répondit de même Simonin.

— Et vous venez?... demanda Cyprienne avec inquiétude.

— Signifier à M. de Blangy, reprit Simonin, à notre grand regret, croyez-le bien, mademoiselle, que, s'il n'a pas versé dans nos mains, d'ici à vingt-quatre heures, la somme de deux cent cinquante mille francs, plus les frais, nous vendrons son château et tout ce qu'il contient.

Cette déclaration brutale fut un trait de lumière pour Cyprienne.

Elle comprit à l'instant que le protecteur de Mandarine ne l'avait pas complètement trompée en prétendant que les affaires du comte étaient dans un plorable état; mais le seul sentiment que cette découverte éveilla en elle fut une compassion à laquelle se joignait une anxiété profonde.

— Je comprends tout... Pauvre Lionel!... Mon Dieu, que faire?

Simonin avait surpris ces derniers mots.

— Payer serait le plus sûr, fit-il logique et positif comme un chiffre.

— D'ici à demain, jamais le comte ne pourra se procurer cette somme. De grâce, messieurs, tant de rigueur n'est point explicable; accordez-lui du temps. Vous ne pouvez comprendre ce que Blangy est pour lui: ses parents y sont morts, Lionel y est né; depuis deux siècles, cette terre appartient aux siens; c'est lui arracher une partie de sa vie que de la vendre.

— Hélas! mademoiselle, ce que vous nous dites là est certainement éloquent mais nous ne sommes que des instruments, rien de plus.

— Mais comment empêcher cette catastrophe?

— Il y aurait un moyen.

— Parlez, parlez, messieurs.

— Ce serait, reprit Simonin, d'obtenir en faveur du comte et en garantie de ses dettes, la signature d'une personne solvable et majeure.

En ce moment, la pendule sonna deux heures.

— Majeure! répéta Cyprienne, en fixant ses yeux sur le cadran, mais je le suis. Un instant, un instant encore, messieurs.

— A votre aise, fit Cornu.

Cyprienne saisit les papiers que lui avait remis Lionel, ces comptes de tutelle si dédaignés par elle jusqu'alors. L'un d'eux se soldait par trois cent mille francs à son avoir.

Une joie immense se peignit sur ses traits.

— Ah! s'écria-t-elle, je puis le sauver. Tenez, messieurs, ce papier vous prouve que j'ai trois cent mille francs à moi; voulez-vous bien accepter ma garantie?

— Très-volontiers, mademoiselle, fit Simonin sans même examiner le papier.

Puis, tirant de sa poche l'acte qu'il avait rédigé dans sa chambre avec Cornu, quelques heures auparavant, il ajouta:

— Tenez, il vous suffira d'écrire votre nom sur ce papier, que j'avais préparé tout exprès au cas où M. de Blangy aurait trouvé un ami obligeant.

— Donnez, donnez, monsieur, fit Cyprienne en saisissant la plume et en signant avec précipitation.

— C'est parfait, mademoiselle, fit Simonin en mettant précieusement en poche l'acte de garantie.

LÉOPOLD STAPLEAUX.

(La suite au prochain numéro.)

THÉÂTRES

THÉÂTRE-HISTORIQUE: *Les Chevaliers de la patrie*, drame en cinq actes et huit tableaux, par M. Albert Delpit. — VARIÉTÉS: *Le Dada*, folie-vaudeville en trois actes, par M. Edmond Gondinet. — DÉLASSEMENTS-COMIQUES: *Après vous, s'il en reste*, revue, par MM. A. Lemoussier et de Thouy. — FANTAISIES: *La Lune en voyage*, revue, par MM. Clerc frères.

Je comprends que la figure du président Lincoln ait tenté un auteur dramatique. Ses mœurs dignes de respect, son rôle dans une guerre terrible, sa mort, — sa mort surtout, — peuvent fournir des éléments à une pièce. Mais je comprends aussi les difficultés nombreuses dont un sujet si moderne est hérissé. Il a fallu l'audace juvénile de M. Albert Delpit pour franchir ces obstacles de mille natures et constituer un diorama, auquel le Théâtre-Historique a prêté le prestige d'une mise en scène sinon grandiose, du moins pittoresque et aussi exacte que possible.

Dans cette guerre dite de sécession, l'auteur des *Chevaliers de la Patrie* n'a voulu prendre parti ni pour le Nord ni pour le Sud. De là, un certain embarras pour le public, qui aime assez à ce qu'on lui indique sa voie. M. Albert Delpit semble prendre plaisir, au premier acte de sa pièce, à vanter les vertus du général Jackson, le héros du Sud, et à tracer de lui une biographie complaisante. Mais, au troisième acte, il change le verre de sa lanterne magique et nous oblige à rendre justice aux rares

mérites du héros du Nord, Abraham Lincoln. Auquel des deux s'intéresser? A tous les deux, répondra l'auteur. Soit, car après tout le public parisien est de bonne composition. Aussi se laisse-t-il conduire du cabinet du président des États-Unis au camp des confédérés, où la patrie est acclamée avec le même enthousiasme, avec la même conviction. — Ni hommes, ni femmes, tous chevaliers de la patrie!

Cela convenu, rien n'empêche cet excellent public de s'intéresser, entre temps, aux péripéties d'un drame intime relié ingénieusement au drame patriotique. Je manquerais peut-être de l'haleine nécessaire pour vous le raconter dans son entier. Il est question d'une jeune fille enlevée, qui perd la raison dans un premier incendie et qui la recouvre dans un second; d'un officier français qui poursuit l'assassin de son père; d'une femme qui cherche à échapper à son mari qu'elle hait; d'une païresse d'Angleterre qui voyage pour son plaisir et pour son instruction. Tous ces personnages là fonctionnent selon les lois du drame; ils se mêlent, se perdent, et finissent par se retrouver.

La censure a privé M. Albert Delpit d'un grand effet de théâtre en enlevant aux *Chevaliers de la Patrie* leur dénouement naturel, c'est-à-dire l'assassinat de Lincoln par le comédien Booth. A quel motif a pu obéir la dame aux grands ciseaux? Quel danger y avait-il dans la représentation d'un fait aussi historique que l'assassinat de Henri IV par Ravallac?

Malgré cette mutilation, il reste encore assez de drame et de spectacle dans la pièce nouvelle pour en faire un succès. L'acte qui se passe sur le pont d'un navire et le divertissement des *Christys Minstrels* ont de la couleur, — sans jeu de mots. M. Latouche a composé avec soin la figure du président Lincoln, et M. Albert Lambert celle du général Jackson. M^{lle} Céline Montaland, qu'on applaudissait hier aux Bouffes, se fait applaudir aujourd'hui au Théâtre-Historique. Il n'y a rien de changé pour elle, mais sa présence jette un joli ton de comédie sur l'ouvrage de M. Delpit.

Est-ce que la fièvre scientifique de M. Alexandre Dumas fils menacerait de gagner ses confrères? Voici M. Edmond Gondinet, l'auteur du *Dada*, qui vient d'être atteint à son tour de la manie raisonnante. Sa nouvelle pièce est entée sur un système d'anthropologie. A peine débarrassé des *vibrions* de la Comédie-Française, je tombe sur les *bimanes* des Variétés. Qu'est-ce que l'avenir nous réserve, justes dieux? — L'homme descend du singe... et y remonte probablement; tel est le « dada » du savant professeur Petrus Van Blutt, chez qui l'amour de la science prime tous les autres amours. Non-content de la théorie, il se précipite dans la pratique jusqu'au point de prendre sa propre fille comme sujet, et de l'élever dans l'ignorance et la liberté qu'on n'accorde habituellement qu'aux animaux accoutumés à vivre au milieu des forêts. Vous voyez d'ici le point de départ de cette pièce étrange et les développements qu'elle peut comporter. La jeune Angélique, à l'âge de seize ans, cabriole dans un salon, saute par dessus les meubles, et, pour entrer et sortir, ne fait aucune différence entre les portes et les fenêtres. On ne lui a appris ni à lire, ni à écrire, ni même à parler; c'est à peine si elle a retenu d'une domestique chinoise quelques mots de la langue du Céleste-Empire.

Son père est émerveillé; son père ne se lasse pas de la regarder et de prendre des notes. Il va jusqu'à donner un bal en son honneur, un bal masqué où il convie tous les savants de Paris, et surtout les membres de l'Académie des sciences. Quelques-uns de ces messieurs daignent même y venir en costume de polichinelles, ce dont on leur sait beaucoup de gré. Mais la jeune Angélique est la seule qui manque à ce rendez-vous scientifico-carnavalesque. Elle s'est évadée de chez ses parents et elle est allée courir le guilledou dans une maison de Passy, où un jeune homme, à la fois candide et viveur, l'a recueillie derrière les azalées de son jardin. — Je vous demande pardon de vous raconter toutes ces choses impossibles, extravagantes et insensées, mais je vous jure que cela se passe ainsi aux Variétés. L'auteur de la pièce et le directeur du théâtre ont été chercher à Londres, dans un café-spectacle, nommé l'Alhambra, une jeune femme, mis Kate Vaghan, pour lui faire jouer le rôle de la fille du professeur

Petrus Van Blutt. Peut-être allez-vous croire que cette personne est un phénomène; point du tout; il y a cinq ou six petites filles dans Paris, à l'Alcazar ou à l'Eldorado, qui auraient aussi bien joué que miss Kate, si c'est jouer qu'ouvrir de grands yeux, cabrioler, et finalement danser un cancan éperdu, en maillot noir, devant des membres de l'Institut qui ont des nez de carton.

Edgar Poë seul, ou Baudelaire, ou le peintre Manet seraient charmés de ce pas de caractère. Le maillot noir surtout, qui fait ressembler la jeune danseuse à une chauve-souris, les transporterait d'aise. Mais je dois avouer que le public des Variétés est demeuré stupéfié. Peut-être depuis la première représentation est-il revenu de son étonnement. Moi, qui ne retournerai pas aux représentations suivantes (non! non!), je reste avec mon accablement, et, fort de ma sympathie pour le talent d'Edmond Gondinet, je me réserve, à ma première rencontre avec lui, de lui tâter le pouls, sous le prétexte d'une cordiale poignée de mains. Le triomphant auteur du *Panache* me répondra sans doute par son fin sourire, et tout sera dit. *Le Dada* aura vécu.

Il restera de ce bizarre souvenir la charmante musique de M. Costé, dont je suis assuré de retrouver les principaux morceaux dans toutes les revues de l'année.

Les revues, elles durent encore, comme on peut s'en assurer chaque soir aux Délassements et aux Fantaisies. Les Délassements-Comiques sont ce joli petit théâtre perché à un deuxième étage du faubourg Saint-Martin. Ce qu'on y joue s'appelle *Après vous, s'il en reste*; M^{me} Riquet-Lemonnier y chante avec beaucoup d'entrain des couplets à boire qui font venir le champagne à la bouche.

Les Fantaisies ne datent que d'hier; elles sont ouvertes au boulevard des Italiens sur un emplacement appartenant à M. Wallace. Elles ont inauguré par une réussite, ce qui est la meilleure façon d'inaugurer. *La Lune en voyage*, de MM. Clerc frères, est d'une gaieté bien parisienne; la troupe improvisée sera aguerrie demain; elle compte déjà un bon comique, M. Fusier, — qui a imité très-heureusement Littolf, Arban et Offenbach, — et une comédienne digne d'attention, M^{me} Bernier. Cela suffirait pour un théâtre de plus de prétention que les Fantaisies.

CHARLES NONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE-TAITBOUT : *la Petite Comtesse*, opéra-comique en trois actes, traduit de l'italien par M. Gaston Escudier, musique de Luigi Ricci (21 février).

UNDI soir, notre sort était de subir une inondation de musique. Le flot menaçait même de monter jusqu'à une cote excessive. Aussi avons-nous été obligé de prendre des mesures de précaution.

Convocé, pour la même heure, à l'Opéra (début de M. Boudouresque dans le rôle de Marcel des *Huguenots*), aux Bouffes-Parisiens (reprise de *Madame l'Archiduc*), et au Théâtre-Taitbout (première représentation de *la Petite Comtesse*), nous avons opté pour ce dernier théâtre. Les vieilles coutumes du feuilleton donnent, en effet, le pas à la pièce inédite sur tout autre événement tel que reprise ou début. Et, d'ailleurs, nous aurons à causer plus tard de ce que nous sommes forcé de négliger aujourd'hui.

La musique de *la Petite Comtesse* est de Luigi Ricci, qui a signé avec son frère Federico cette partition si délectable, si spirituellement folle de *Crispino e la Comare*.

Luigi était l'aîné de Federico. Il l'avait aussi précédé de quelques années dans la carrière musicale qu'ils ont parcourue tous les deux avec succès, tantôt marchant de conserve dans les liens étroits de la collaboration, tantôt se séparant, mais sans jamais se perdre de vue.

Federico, aujourd'hui retiré à Castiglione, a passé ces six ou sept dernières années à Paris, après un long séjour à Saint-Petersbourg. Les amateurs n'ont

pas oublié les opéras dont il a payé l'hospitalité parisienne : *Une Folie à Rome*, *Une Fête à Venise*, enfin *le Docteur Rose*, écrit pour les Bouffes-Parisiens à la demande de notre ami Noriac, qui était alors directeur de ce théâtre.

Pour notre part, nous avons beaucoup connu le maestro Federico Ricci, et nous aurions, à l'occasion, plus d'une anecdote à conter sur cet aimable compagnon, dont la vie, illuminée par le succès, a été une sorte d'*allegro sempre vivace*, sonnait la joie comme les strettes de ses cavatines.

Mais c'est l'heure de parler de Luigi.

Luigi Ricci est né à Naples en 1808. Son maître fut Zingarelli, qui, dans le même temps, apprenait les secrets de la musique à Bellini. Parmi les opéras de lui qui furent le plus applaudis, et pour ne les citer tous, il faut compter *Chiara di Rosenberg* (dont le sujet était tiré du *Siège de la Rochelle*, de M^{me} de Genlis); *Il Diavolo condannato a prender moglie* (le Diable condamné à se marier); *Scaramuccia* (qui, après avoir été joué au Théâtre-Italien de Paris, a été chanté en français sur le théâtre de Versailles); *la Dama colonello*; *Crispino e la Comare*; *Gli Espositi*; *il Nuovo Figaro*; *la Festa di Piedigrotta*, etc.

Quant à *la Petite Comtesse* du théâtre Taitbout, elle est traduite de *Chi dura vince*, opéra-bouffe donné le 26 décembre 1834, à Rome.

Chi dura vince (ou, comme on pourrait dire en français : « la patience vient à bout de tout ») a passé par toutes les scènes de l'Italie, et y est même encore maintenu au répertoire. C'est qu'aussi cet opéra subit, dès son premier soir, une sorte de baptême qui, sur les mêmes planches et administré par le même public, avait déjà porté bonheur au triomphant *Barbier* de Rossini. Il fut veritablement sifflé. On sent bien cependant que l'aventure n'eût pas tourné à bien dans la suite s'il n'y avait eu un mérite réel et comme une force de résistance au fond de cette musique d'abord méconnue.

C'est M. F. de Villars, si particulièrement renseigné sur les frères Ricci, qui nous fournit toutes ces informations. C'est encore lui qui nous apprend que *Chi dura vince* (*la Petite Comtesse* de la rue Taitbout) fut dédiée à la fille d'Horace Vernet, qui devint plus tard M^{me} Paul Delaroché.

Mais vous allez entendre nos intransigeants wagnériens; ils vont chanter leur air ordinaire, et qui ne saurait être tiré du *Lohengrin*, où il n'y en a pas.

Et puis sous leurs mélodées plaintives, ironiques, à ce qu'ils croient, ils mettront les paroles que vous savez : « banalités, platitudes, formules italiennes; » s'ils vont jusqu'à dire « macaroni, » c'est qu'ils seront tout à fait en colère.

Je conviens, en effet, que s'ils ont la peau de l'oreille tannée par les dissonances, ils ne trouveront aucune saveur à une musique mélodique de parti pris, et qui dit des douceurs à tout propos. Le sucre paraît fade après le poivre de Cayenne.

Mais il faut peut-être que *la Petite Comtesse* en passe par là, maintenant qu'elle n'a plus, comme en 1834, un parterre romain pour lui faire le sort du *Barbier de Seville*.

Pourtant les amateurs raffinés, qui ont la connaissance de l'histoire de l'art, ne demandent pas toujours à la musique des sensations absolues. Leur esprit se reporte aux époques et aux milieux sous l'influence desquels les œuvres se sont produites, et c'est leur façon de trouver leur plaisir, à eux que Rabelais eût classés parmi les « abstrauteurs de quintessences. »

En effet, cette date de 1834 ne vous dit-elle rien? Nous étions curieux, quant à nous, de connaître un spécimen de musique italienne éclos dans ce temps intermédiaire, un peu hésitant, où Rossini avait déjà fermé son piano, et où Verdi étudiait encore le contre-point. Nous avions bien Bellini et Donizetti qui jetèrent beaucoup d'éclat sur cette période de l'histoire musicale; mais nous n'en étions que mieux en goût d'entendre un opéra-bouffe d'un de leurs contemporains qui a gardé à côté d'eux sa personnalité.

Ce qui nous a frappé dans la partition de Luigi Ricci, c'est de n'y rencontrer que bien rarement de ces tours de style que Rossini avait mis à la mode tout en engardant pourtant le secret. D'autres façons de dessiner la mélodie commençaient donc à se faire jour; c'est le point essentiel à retenir. On cherchait, et plus tard Verdi trouva.

La musique de *la Petite Comtesse* est de facile abord, même pour les dilettantes les plus novices. Elle est limpide, c'est sa principale vertu. Elle est sonore aussi, parce qu'elle a cette qualité si exclusivement italienne d'être écrite comme il convient pour la voix. Les deux actes que nous avons le plus goûtés, après une seule audition, sont le premier et le troisième. Et nous signalerons particulièrement aux chanteurs le trio du premier acte; le duo des pendus, excellente page de musique bouffe; et le rondeau final qui a un éclat et à la fois une grâce extraordinaires.

M^{me} Edma Breton, qui avait chanté sensiblement bas pendant une partie de la soirée, a retrouvé le diapason à cet endroit capital de son rôle. Nous ne saurions assez nous accuser d'avoir été si réservé envers M^{me} Breton, lorsqu'à l'Opéra-Comique elle fit ce prodige d'audace de prendre à M^{me} Carvalho son rôle de Chérubin. La vérité est que cette jeune cantatrice, douée de voix et d'intelligence, est partie pour faire un très-beau chemin.

À côté d'elle, il convient d'applaudir la basse-bouffe Soto, qui a montré si à propos qu'il a rapporté de ses voyages au delà des Alpes le sens exact de la musique italienne.

La pièce a été traduite avec un soin scrupuleux par M. Gaston Escudier, gérant de l'*Art musical*. On ne saura jamais assez de gré aux auteurs qui entreprennent cette besogne méticuleuse et ingrate de prendre un texte en langue étrangère et d'en extirper les syllabes une à une pour les remplacer par des syllabes françaises.

Enfin la direction a montré jusque dans les détails les plus infimes de la mise en scène qu'elle prenait au sérieux cette entreprise de nous faire connaître un opéra classé en Italie depuis quarante ans, et déjà classique.

ALBERT DE LASALLE.

QUESTIONS & RÉPONSES

LES MOTS SINGULIERS

(suite)

ÉPINGLE

Proverbe : « Tirer son épingle du jeu. »

Cette locution, dit Littré, vient d'un jeu de petites filles : elles mettent des épingles dans un rond, et avec une balle qui, lancée contre le mur, revient vers le rond, elles essayent d'en faire sortir les épingles; quand on fait sortir la mise, on dit qu'on « retire son épingle du jeu. »

Ce jeu, sous des formes un peu différentes, est répandu dans la plupart de nos provinces, comme le proverbe.

CORDON BLEU

Cette expression, qui sert à désigner une cuisinière remarquable, paraît s'appliquer exclusivement aux femmes. Dire : C'est un *cordons bleu*, équivaut à un brevet. Ce titre vient sans doute du cordon de moire bleue de l'ordre du Saint-Esprit, l'ordre par excellence. Les chevaliers portaient le titre de *cordons bleu*, puis par extension, ce terme servit à qualifier l'excellence et la supériorité. Ainsi on disait : « L'Académie est le *cordons bleu* des beaux esprits. » Ou bien : « Le Père *** est le *cordons bleu* de son ordre. »

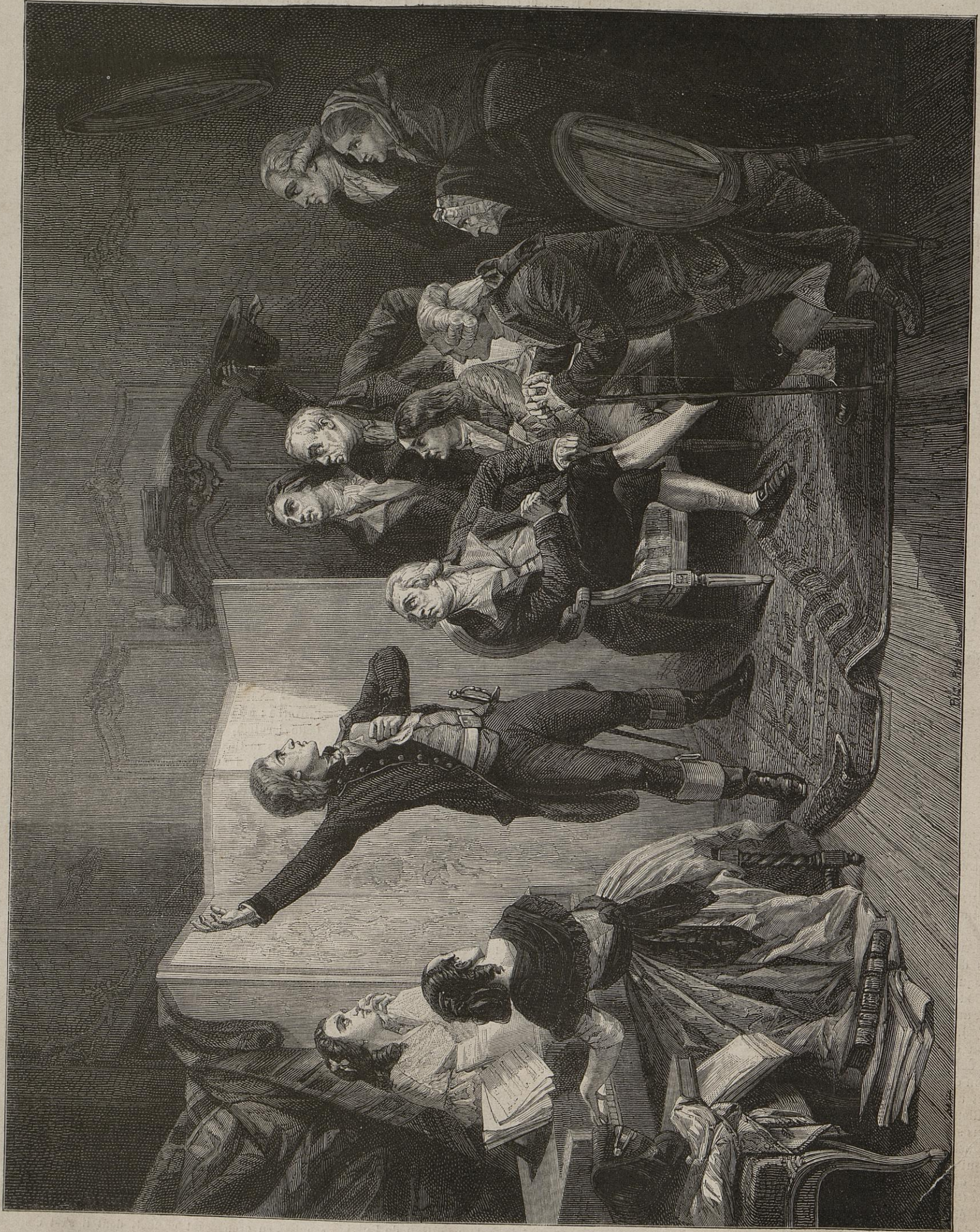
TARTUFFE — TARTUFE

En italien, les mots *tartufo*, *tartufolo* signifient *truffe*, *truffe*. Dans leur acception ancienne, ces expressions désignaient la tromperie, la ruse, la fourberie; *truffler*, mentir, calomnier, duper. Le traducteur français de Platine : *De honesta voluptate*, parle de la truffe sous le nom de *tartuffe*, et l'un des chapitres est intitulé : « Des Truffes et Tartuffes. » On dit que Molière, étant à dîner, fut frappé de la voix onctueuse de l'un des convives en prononçant ce mot, dont il s'est emparé pour en baptiser un de ses types immortels.

Les Allemands appellent le Diable : *der Teufel*, et prononcent *Tar-Tiefle*, *Tartaffe*.

ESTAMINET

Le mot *estaminet* sert encore à désigner la salle d'un



EXPOSITION DE PILS AUX BEAUX-ARTS
Rouget de l'Isle chantant pour la première fois la Marseillaise chez Dietrich, maire de Strasbourg. — Tableau appartenant au ministère de l'intérieur. — (Dessin de M. Duvivier.)

café
L'on
fait
par
fam
était
chez
ami
vrs
celle
mo
corr
don
mai
chan
Li
mole
posa
quel
couv
que
don
trav
lieu
On
estan
gnol
sembl

Un
chaq
appo
l'ang
où C
parti
Ce
tionn
tir d
nic :
I
L
Li
l'ang

café où il est permis de fumer. L'origine en est indécise. On la fait venir du flamand *stammenay*, par dérivation de *stamm*, souche, famille. En Flandre, l'habitude était de se réunir le soir l'un chez l'autre, entre parents et amis, pour boire et fumer. Cette version de Bescherelle est aussi celle de Bouillet. Plus tard, les mœurs patriarcales venant à se corrompre, les rendez-vous se donnèrent dans les lieux publics; mais le nom de ces assemblées ne changea pas.

Litré cherche une autre étymologie dans le mot *étamine*, supposant que les tables autour desquelles on se groupait étaient recouvertes d'étamine. C'est ainsi que le mot *bureau*, étoffe, a donné son nom à une table de travail, et, par extension, à un lieu où l'on écrit.

On pourrait encore tirer le mot *estaminet* de *estamento*, en espagnol, assemblée, mais plutôt assemblée d'états.

PIQUE-NIQUE

Un *pic-nique* est un repas où chaque convive paye son écot ou apporte son plat. Ce mot vient de l'anglais: « *pick-an-each*, » repas où chacun est piqué, à sa taille particulière.

Ce mot ne se trouve dans le dictionnaire de l'Académie qu'à partir de 1740. Panard l'écrit: *pic-nic*:

D'amitié, je te conjure,
Formons un *pic-nic*.

Litré le décompose ainsi de l'anglais: « *to pick* et *nick*. »



M. PATIN, secrétaire perpétuel de l'Académie française, décédé. (Photog. Reutlinger)

CHIC

Le mot *chic* signifiait autrefois abus des procédures, subtilités captieuses, habileté, ruse, finesse, science du fin, comble de la rouerie.

Francisque Michel en fait une abréviation du mot espagnol *chico*, petit, et on a voulu en faire le diminutif de *chicane*.

La Discorde, qui sait le *chic*,
En fait faire un décret public.

(La Henriade travestie.)

On dit aussi aujourd'hui: « Connaître le *truc*. »

Il serait difficile de suivre le mot *chic* dans ses nombreuses et diverses acceptions. C'est un terme d'atelier, pour désigner un peintre qui produit facilement des tableaux à effet.

J'espère avec le temps que j'entendrai le *chic*

(Satyre de du Lorens.)

Dans le sens moderne, dit Litré, il se peut que le mot *chic* vienne de l'allemand *schick*, aptitude, façon, tournure.

GUILLEDOU

Ce mot vient de *gildonia*, société, coterie, ou de l'anglais *guild*, société, confrérie.

Car souvent, moins sage que fou,
Il va courir le guilledou.

(SCARRON.)

Adresser les réponses à M. Ch. Joliet, au *Monde illustré*, 43, quai Voltaire.

CHARLES JOLIET.



BOULOGNE-SUR-MER. — Rupture de la passerelle roulante du Quai Ouest. — (Dessin de M. Scott, croq. de M. Vaillant.)

M E M E N T O

Voyages. — Les membres de la mission Livingstonia, commandée par le capitaine Young, sont parvenus à lancer le steamer *Itala* sur le lac Nyassa (Arique). Il a fallu 700 hommes pour porter le steamer et les provisions au delà des cataractes de Murchison.

— M. le capitaine Roudaire va continuer, en Tunisie, le nivellement des chotts, qu'il a commencé si brillamment l'année dernière dans toute la partie française; à la suite de ces travaux, on sera définitivement fixé sur la possibilité de création d'une mer intérieure. M. le capitaine Roudaire emmène avec lui un ingénieur civil, M. Baronnet, et un artiste bien connu, M. Cormon, jeune peintre de grand talent, qui a obtenu le prix du Salon à l'exposition de 1875 et qui a bien voulu promettre au *Monde illustré* de le faire profiter de ses notes artistiques.

— Sir Mac Farlane, chef de la mission anglaise en Australie, vient de découvrir dans son voyage d'inspection des côtes de la Nouvelle-Guinée l'embouchure d'un fleuve majestueux, qu'il a remonté jusqu'à ce qu'il fût arrêté par des barrages formés de troncs d'arbres séculaires. Les bords de cette rivière sont couverts d'eucalyptus, et dans les prairies voisines on voyait des quantités innombrables de buffles, de sangliers, et, chose étrange, pas un seul homme. Comme il fallait donner un nom à ce fleuve, on l'a nommé Baxter-River, en l'honneur d'une miss écossaise de ce nom, qui a fait don du bateau à vapeur aux explorateurs de ces régions inconnues. La Nouvelle-Guinée ou Nouvelle-Hollande, située au nord de l'Australie, a été découverte par le Portugais Menerès vers 1500. La plus haute montagne de la terre se trouve dans cette île. On l'appelle : Hercule; elle a 33,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, tandis que l'Himalaya, en Asie, n'en compte que 29,000.

Nouvelles créations, inventions, faits scientifiques. — Une innovation à laquelle applaudiront, sans aucun doute, tous les voyageurs de nuit en chemin de fer, vient d'être réalisée dans la gare de la ligne de Louis, à Darmstadt, capitale du grand-duché de Hesse; on y a mis trente chambres garnies à leur disposition quand ils arrivent le soir et doivent repartir le lendemain matin. Ils évitent ainsi le trajet toujours désagréable dans un hôtel, ainsi que le transport incommode de leurs bagages.

— Quoi qu'on ait pu dire des obstacles qui semblent devoir surgir dans le percement du tunnel sous-marin du pas de Calais, il y a eu, ces jours derniers, entente parfaite entre les commissaires des deux nations pour aviser aux moyens pratiques de procéder à cette gigantesque entreprise.

— M. Lecocq de Boisbaudrans continue ses travaux sur le nouveau métal le *gallium*, qu'il a découvert à l'aide de la spectroscopie. Après avoir isolé le gallium par le courant électrique et avoir montré qu'il y a là un corps simple et pouvant prendre place entre le platine et l'argent, le savant chimiste s'occupe des moyens pratiques d'en faire entrer la production dans le domaine industriel.

— On annonce comme devant paraître très-prochainement la douzième et dernière partie du magnifique livre du P. Secchi sur le soleil, un des ouvrages les plus remarquables de ce temps, en ce qui touche à l'ensemble des questions que nous appellerons d'astronomie pratique.

Statistique. — Le parlement de l'empire d'Allemagne, nommé par 5,300,000 électeurs, se compose de 397 députés, qui se subdivisent ainsi qu'il suit : Conservateurs, 22; — parti impérial allemand, 33; — parti impérial libéral, 3; — nationaux libéraux, 155; — progressistes, 49; — populaire, 1; — socialistes démocrates, 9; — centre, 101; — particularistes, 4; — Polonais, 14; — opposants, 6. L'équivalent de ces partis dans les chambres des autres nations est facile à trouver, sauf toutefois les particularistes qui appartiennent à l'ancienne Confédération germanique. Ils considèrent chaque Etat de l'empire d'Allemagne comme un et indivisible, ayant son gouvernement propre et ses tendances particulières, et ne coopérant à l'unité allemande que dans le cas où celle-ci serait attaquée. Les particularistes ne votent contre l'empire que dans les questions intérieures qui tendent à tout centraliser à Berlin.

— Les statisticiens des États-Unis, cherchant à connaître par analogie le mouvement de la prochaine Ex-

position universelle de Philadelphie, ont établi à cet effet le relevé de la fréquentation et de la recette des précédentes expositions en Europe, et voici à quel résultat ils sont arrivés : Exposition de Londres en 1851, durée 141 jours, visiteurs, 6,039,000, produit, 10,600,000 francs; — Exposition de Paris en 1855, durée 200 jours, visiteurs 5,162,000, produit, 3,300,000 fr.; — Exposition de Londres en 1862, durée 171 jours, visiteurs 6,211,000, produit, 10,200,000 fr.; — Exposition de Paris en 1867, durée 217 jours, visiteurs 8,806,000, produit, 10,500,000 francs; — Exposition de Vienne en 1873, durée 186 jours, visiteurs 6,740,000, produit, 5,200,000 fr. Si l'on calcule le nombre de visiteurs par jour, l'Exposition de Paris, en 1867, a atteint le plus haut chiffre. Le dimanche; 27 octobre, il y avait 173,900 visiteurs. Vient ensuite l'Exposition de Vienne le 2 octobre, jour de la fermeture, 135,700 visiteurs. L'Exposition de 1855 prend le troisième rang avec 123,000. Les deux expositions de Londres, en 1851 et 1862, figurent, la première, avec 100,000, le 7 octobre, et la deuxième, avec 67,900, le 30 octobre. C'est donc ce dernier mois qui a fourni le plus de monde dans trois expositions sur cinq.

— Il résulte des derniers documents officiels que le rendement du blé a plus que doublé par hectare depuis cinquante ans. La moyenne qui était, en 1820, de 9 hectolitres par hectare, s'élève, en 1874, de 19 hectolitres.

— Après les États-Unis d'Amérique, l'Angleterre et la Belgique, l'empire d'Allemagne est le pays qui a le plus de voies ferrées. La longueur du réseau des chemins de fer allemands est de 27,010 kilomètres. Le kilomètre de construction a coûté, en moyenne, 259,000 marcs; la recette de 33,290 marcs par kilomètre et les dépenses de 23,200; c'est donc un rapport de près de 4/0.

— Le télégramme contenant la note Andrassy envoyée au khédive par le câble sous-marin était composée de 3,818 mots, qui ont coûté, à raison de 77 kreutzers par mot, 3,087 florins.

— Le total des âges des soixante-quinze sénateurs inamovibles atteint 4,791 ans, à peu près le temps qui, suivant les saintes écritures, s'est écoulé depuis la création du monde. Les inamovibles républicains donnent 2,612 ans, ce qui, en retranchant 1876, se réduit à 736, à peu près l'époque de la fondation de Rome.

— Le total intégral des livres, brochures, morceaux de musique, gravures et dessins sortis des presses françaises du 1^{er} janvier au 31 décembre 1875, s'élève au chiffre formidable de 21,000.

Dans cette énorme masse de publications, la musique compte 4,195 numéros, morceaux de chant, de piano, partition d'orchestre et autres; c'est 304 numéros de plus que l'année précédente.

Archéologie. — On signale dans le département de l'Aube, à Avant, dans la contrée dite de l'Épinois, autrefois boisée, la découverte, en pleine campagne, d'un souterrain en forme de temple avec chapelles et niches, creusé dans la couche crayeuse, et que l'on croit avoir servi d'asile aux huguenots au temps des guerres de religion. Il y a une quinzaine d'années qu'un souterrain analogue fut trouvé aussi dans une contrée boisée, distante de 5 kilomètres de celle où s'est faite la découverte que nous signalons aujourd'hui.

— On vient de trouver dans les terrains du rescindement du côté sud de l'avant-port du Havre, une nouvelle épave d'un vieux navire du quinzième siècle. Cette épave mesure 30 à 35 mètres de longueur environ, avec une largeur correspondante. Les membrures en cœur de chêne sont de très-forte dimension et elles mesurent près de 35 centimètres sur toutes les faces. Quant aux bordages, ils sont également en chêne. De plus le navire est entièrement chevillé en bois. Cette construction navale semble remonter à Charles VI, d'après certains objets trouvés dans sa coque, entre autres une pièce d'artillerie en fonte longue de 60 centimètres, frettée de cinq cerceaux en fer, et que l'on désignait alors sous le nom de pierrier. Cette pièce était encore chargée de poudre presque jusqu'à la gueule. Cette poudre est transformée en une sorte de poussière noire, reconnaissable à son odeur, mais ne produisant plus aucun effet à l'ignition.

— Les fouilles que l'on poursuit dans la sablonnière de Fère-en-Tardenois (Aisne) viennent d'amener la découverte de la sépulture d'un Gaulois inhumé sur son char. On a retrouvé les principales pièces du véhicule : les roues, les boutons, les crochets, les anneaux et des espèces d'attelles, ainsi que les vases, armes et ornements dont on avait entouré le défunt. A la tête, six grands vases en terre, une fibule en fer, un poignard, trois vases. Aux pieds, une framée ou fer de lance de 30 centimètres de longueur.

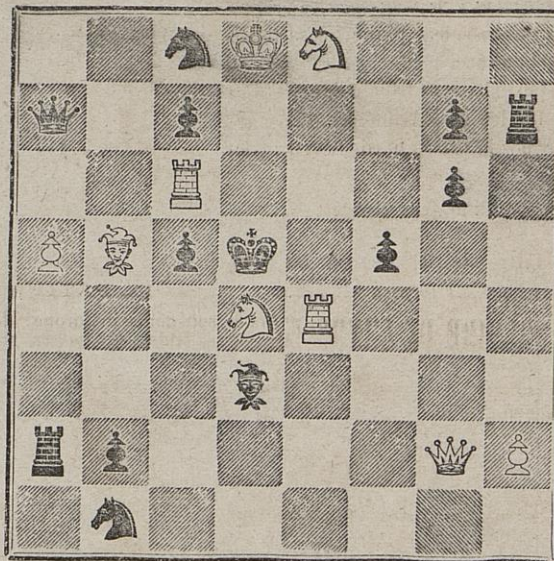
Beaux-Arts. — On vient de mettre sous nos yeux un fort beau camée représentant le maréchal de MacMahon, d'une ressemblance frappante et d'une exquise finesse de travail. Cette œuvre fait le plus grand honneur à M. Reverchon. Cet habile portraitiste se propose de reproduire de la même manière l'image de toutes nos sommités politiques et militaires.

Nécrologie. — M. le baron Seguier, membre de l'Institut, officier de la Légion d'honneur. — M. Adolphe Brongniart, docteur en médecine, membre de l'Institut et professeur de botanique et de physique végétale au Muséum d'histoire naturelle. — M. le général de division Blanchard, grand-croix de la Légion d'honneur. — M. Louvet, député du centre droit et officier de la Légion d'honneur. — M. Lepore, peintre de mérite. — M. Ed. Claudin, rédacteur à l'agence Havas, frère de notre sympathique confrère et collaborateur M. Gustave Claudin. — M. Garsonnet, inspecteur général de l'instruction publique. — M. Marcellin Crasponil, doyen des greffiers près la cour de Paris. — M. Franz Hayding, un des plus célèbres bibliophiles de l'Allemagne; il était parvenu à réunir 21,000 volumes, presque tous des éditions de prix. — M. le général anglais Margary, père de l'infortuné Auguste Margary, assassiné en Chine.

E CHECS

PROBLÈME N° 593

COMPOSÉ PAR M. ÉMILE PRADIGNAT



Les Blancs font mat en quatre coups.

Solution du problème n° 591.

- | | |
|-------------------------------|----------------|
| 1 F 5 FD, échec | 1. R pr. F (A) |
| 2 C 5 C | 2. ad libitum. |
| 3 D pr. F ou P, échec et mat. | |

(A)

- | | |
|---------------------------------|----------------|
| 2. P 3 CR | 1. R 4 R |
| 3. D 6 R ou 8 TR, échec et mat. | 2. ad libitum. |

Solutions justes : MM. L. de Croze; Quéval; le café Central, à Péronne; le cercle de Lavoulte; le café Cauvet, à Cogolin; le grand café Serin, à Angers; P. André; F. Signoud.

Autres solutions justes du problème n° 590 : MM. Quéval; Maurie; le café Cauvet, à Cogolin; Et Liceo de Malaga.

A la demande de plusieurs correspondants, nous reproduisons l'explication des caractères employés dans les solutions des problèmes d'échecs.

Des deux colonnes en regard, celle de gauche contient les coups des Blancs, celle de droite les coups des Noirs. Les lettres ne sont autres que les initiales des noms de chaque pièce; les chiffres sont les numéros d'ordre des cases en comptant dans le sens vertical, et sur la colonne précisée par la lettre ou le groupe de deux lettres qui soit ces chiffres. Exemple : FR 5 CD signifie : Le Fou du Roi est joué à la cinquième case du Cavalier de la Dame, c'est-à-dire à la cinquième case de la colonne occupée par ce Cavalier, lorsque les pièces sont rangées dans leur ordre de bataille. Les autres abréviations, telles que pr. prend, éch. déc. échec découvert ou à la découverte, etc., n'ont pas besoin d'être expliquées, elles se lisent. Quand nous aurons ajouté que les Blancs et les Noirs comptent chacun en parlant de leur camp respectif, de telle sorte, par exemple, que la sixième case du Roi blanc est la même que la troisième du Roi noir, tout le monde sera au courant de cette notation dont le plus grand mérite est certainement son extrême simplicité.

P. JOURNOUD.

CONVERSATION. Grand Dictionnaire universel et encyclopédique, 16 gros volumes in-8°. Prix : 200 fr., payables 40 fr. par mois. — Abel Pilon, rue de Fleurus, 33, Paris.

France adorée, marche; Cerises Pompadour, Fraises au Champagne, valse; Radis roses, mazurka; Jules Klein-quadrille font fureur.

Eau suprême incomparable pour arrêter la chute des cheveux, les faire repousser rapidement, les empêcher de blanchir. Fl. 5, 40, 20 fr. 2, r. Tailbout, Maison Tortoni, Paris.

EN VENTE A LA LIBRAIRIE ACADEMIQUE DIDIER ET C^e, Quai des Grands-Augustins, 35, Paris.

Le Long de la vie, nouvelles impressions d'une femme, par M^{me} Blancheccotte, un vol. in-12.

Le Poème de la vie, chants intimes, par Gaston David, 1 vol. in-12. Prix... 3 fr.

La Loi de Dieu, nouvelles, par Ch. Deslys, 1 vol. in-12. Prix... 3 fr.

Les Cours simples, par H. Audeval, 1 vol. in-12. Prix... 3 fr.

Le Testament d'une vieille fille, suivi de nouvelles, par M^{lle} Ad. Rogron, un vol. in-12. Prix... 3 fr.

Médailles à l'Exposition Paris 1875. — Le SIROP et la PATE du Docteur Zed (à la CODÉINE et au TOLU) sont infailibles contre les irritations de poitrine, bronchites, etc.



Guérison instantanée par l'emploi des limes chimiques américaines de Mourthé. Brev. s. g. d. g. 3 fr. VIARD, 5 bis, rue Auber, Paris.

Jeune et Belle

Employez la Veloutine Viard perfectionnée Sans altérer la peau, elle donne au teint cela, fraîcheur et velouté de la jeunesse. 3 fr. 50 — 6 fr. et 10 fr. la boîte Rue Auber, 5 bis, et chez tous les parfumeurs.

CACHEMIRE DE L'INDE pr Robes, seul dépôt en Europe. l'Union des Indes, 1, r. Auber.

VIOLET

parfumeur, inventeur du SAVON ROYAL DE THRIDACE et de la VÉRITABLE CRÈME POMPADOUR recommande ses deux nouvelles créations Les Brises de Violette de San Remo et le Champaka (Royal Parium) DÉTAIL : ROTONDE DU GRAND-HOTEL

8^e année. LE MONITEUR DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE Parait tous les Dimanches EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES Résumé de chaque Numéro : Bulletin politique. — Bulletin financier. Bilans des établissements de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature par des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des n^{os} sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements. PRIME GRATUITE Manuel des Capitalistes 4 fort volume in-8°. PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

AUX VIEUX GOBELINS TAPISSERIES ANCIENNES, RÉPARATIONS, 27, rue Lafitte.

PATE EPILATOIRE — EAU DUSSEY. Enlève radicalement tout duvet importun sur le visage sans aucun danger pour la peau. Pr. : 10 fr. Réussite certaine. Innocuité absolue. Prix : 5 fr. — M^{me} DUSSEY, parfum. spéciale, 1, rue Jean-Jacques-Rousseau, au 1^{er}, Paris.

EAU DE ZÉNOBIE SEULE PARFAITE P^r RÉTABLIR LA COULEUR DES CHEVEUX, SÈUX, 3, r. Huguerie, Bordeaux. Paris, TAUREL, 47, r. de Buci; FAX, 9, r. de la Paix.

DIABÈTE Sucré P. GARNIER, chim., à Noyon (Oise). Guérison sur lui-même et nombreux succès. Anti-diabétique, dont l'usage entrave complètement la formation du sucre dans l'économie. Notice 1 franc.

GRIPPE, RHUMES, Pâte pectorale et sirop de Nafé de DELANGRENIER, 26, rue de Richelieu, 26, Paris.

CHOCOLATS QUALITÉ SUPÉRIEURE Cie Coloniale ENTREPOT GÉNÉRAL Paris, rue de Rivoli, n° 132 DANS TOUTES LES VILLES CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

A VENDRE BELLE PROPRIÉTÉ D'AGRÉMENT

à une heure de Paris, ligne du Nord, HUIT TRAINS PAR JOUR ALLER ET RETOUR, à quatre minutes de la gare du chemin de fer. Bureau de poste, bureau télégraphique. Grande Maison d'habitation au centre d'un parc admirablement dessiné et planté d'arbres les plus variés. Eaux vives, pièces d'eau, vivier, glaciers. Magnifique potager. Serres, communs. Vues admirables sur la vallée de l'Oise; charmantes promenades aux environs. Mise à prix... 240,000 fr. S'adresser pour tous renseignements à M. Abel Yon, 13, quai Voltaire, Paris.

ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

COLLECTION de feu

M. Camille MARCILLE

TABLEAUX ET DESSINS

BOUCHER CHARDIN CLOUET-JANET DECAMPS FRAGONARD GÉRICAULT GREUZE INGRES LANCRET LARGILLIÈRE PRUD'HON MARILLAT

RIGAUD TOUR (DE LA) WATTEAU LE SODOMA

FRA ANGELICO MANTEGNA VAN DYCK RUBENS VELASQUEZ ZURBARAN, etc.

MINIATURES, OBJETS D'ART

Première vente : HOTEL DROUOT — Salle n° 8 les lundi 6 et mardi 7 mars 1876, à 2 heures

EXPOSITIONS

Particulière : le samedi 4 mars 1876. Publique : le dimanche 5 de 1 h. à 5 h.

Deuxième vente

HOTEL DROUOT — Salle n° 3 les mercredi 8 et jeudi 9 mars, de 1 h. à 5 h.

M. CHARLES PILLET, commissaire-priseur, 10, rue Grange-Batelière.

Experts :

M. FÉRAL, peintre, 54, faub. Montmartre. M. CH. MANNHEIM, 7, rue Saint-Georges. Chez lesquels se trouve le catalogue.

COLLECTION

de

M. le C^e J. de LISSINGEN

DE VIENNE

TABLEAUX DE 1^{er} ORDRE

PAR

BACKHUYSEN BEGA (Cornelle) BERGHEM (Nicolas) BRAUWER (Adrien) CAMPHUYSEN CAPPELLE (J.-Vander) COVEN (Van) HALS (Frans) HOOGH (Pieter de) KONINCK (Ph. de) NEER (Van der)

OSTADE (Adrien) OSTADE (Isaac) REMBRANDT RUYSDAEL (Jacques) RUYSDAEL (Salomon) TÉNIERS (David) WELDE (W. Van de) VERSPRONGK (Corn.) WITT (Eimm. de) WOUVERMAN (Phil.) WYNANTS (Jean)

Composant

LA REMARQUABLE COLLECTION

de

M. le ch^r J. de Lissingen

Provenant en partie des Collections

VAN BRIENEN, DE MORNÏ, DELESSERT, PÉREIRE, G'SELL, TARDIEU, etc.

VENTE

HOTEL DROUOT, — Salles nos 8 et 9 le jeudi 16 mars 1876, à 2 heures.

Commissaire-priseur M. CHARLES PILLET, 10, r. Grange-Batelière. Expert M. FÉRAL, peintre, 54, faub. Montmartre.

Chez lesquels se trouve le Catalogue.

PRIX DU CATALOGUE ILLUSTRÉ : 10 FR.

EXPOSITIONS (Particulière, le mardi 14 mars 1876. Publique, le mercredi 15

De 1 heure à 5 heures.

COLLECTION

DE

TABLEAUX ANCIENS

des

Écoles Hollandaise et Flamande

et des

TABLEAUX MODERNES

provenant du

CABINET DE M. PAUL TESSE

dont la vente aura lieu

HOTEL DROUOT, — Salle n° 8

Le samedi 11 mars 1876, — à 2 heures.

Commissaire-priseur M. CHARLES PILLET, 10, r. Grange-Batelière. Expert M. FÉRAL, 54, faub. Montmartre. Chez lesquels se trouve le Catalogue.

EXPOSITIONS

PARTICULIÈRE, le jeudi 9 mars 1876. PUBLIQUE, le vendredi 10 mars 1876 de 1 heure à 5 heures.

CHATEAU ET TERRES DANS LE NORD

à 30 lieues de Paris. CHASSE GIBOYEUSE. — Revenu : 30,000 fr. env. ron. S'ad. à Me GOUPIE, not. à Paris, quai Voltaire, 23.

VILLE PARIS Adjon, sur une ench., en la ch. des not. de Paris, le 7 mars 1876, d'un TERRAIN retranché du bois de Vincennes, angle de l'Av. Daumesnil et de la r. Alphonse, 1,179^m 56. M. à pr. (à 17 f. le m.) : 20,052 fr. 52. S'ad. aux not. : Mes J.-E. Dela alme, r. Auber, 11, et Mahot Delaquerantonnais, r. de la Paix, 5, dep. de l'ench

ADJON, même sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le mardi 14 mars 1876, à midi, d'une MAISON (18^e arrondissement), A PARIS Revenu brut : 7,200 fr. — Mise à prix : 80,000 fr. Il est dû au Crédit foncier 45,000 fr. S'adr. à M^e AUBRON, not., avenue Victoria, 18.

Étude de M^e LÉON MASSE, avoué à Paris, rue Caillon, n° 14. VENTE, sur licitation, aux criées de la Seine, au Palais de Justice, à Paris, le mercredi 8 mars 1876, à 2 heures, EN QUATRE LOTS :

1^o CHATEAU D'EVERQUEMONT et dépendances, avec FERME et BOIS, sis à Everquemont, canton de Meulan, arrondissement de Versailles (Seine-et-Oise). — Eaux vives, vues exceptionnelles sur la vallée de la Seine. Mise à prix : 100,000 fr.

2^o D'UNE MAISON SISE A PARIS rue du CHAUME, n° 5, et passage PECQUAY, n° 10. Revenu brut : 25,920 fr. Mise à prix : 300,000 fr.

3^o D'UNE MAISON SISE A PARIS rue de BABYLONE, n° 37, et rue VANNEAU, n° 45. Revenu brut : 7,300 fr. Mise à prix : 80,000 fr.

4^o PROPRIÉTÉ SISE A CHOISY-LE-ROI d'une MAISON, corps de bâtiments et dépendances, rue du Marché, nos 2 et 4, et rue de Vitry, n° 28. Revenu brut : 7,000 fr. Mise à prix : 60,000 fr.

S'adresser, à Paris, à : M^e Léon Masse, avoué poursuivant, dépositaire d'une copie du cahier des charges; M^{es} Fitremann, Duval et Dubost, avoués; M^{es} Colleau et Cherrier, notaires; Et à Choisy-le-Roi : M^e Legrain, notaire.

Les Annonces et Insertions sont reçues Chez MM. L. AUBOURG et C^e, 10, pl. de la Bourse, et dans les bureaux du journal.



ÉVÈNEMENTS D'ESPAGNE. — Prise de la redoute de Gavate sur les carlistes par les miquelets et l'infanterie de marine.
(Dessin de M. Vierge, d'après le croquis de notre correspondant spécial.)

SAUVEZ LES ENFANTS

PAR LA REVALESCIÈRE DU BARRY DE LONDRES. — Partout on déplore que l'enfant, — la joie de la famille et l'espoir de la nation, — est fort maltraité. Par l'ignorance seule des mères ou des nourrices, il en meurt la première année 60,000 en France et 40,000 en Angleterre! Cette misère est due ou à un allaitement trop fréquent, ou bien à l'usage du lait de vache ou de chèvre, ou à la panade, — tous aliments inadmissibles, et qui, ordinairement, amènent une irritation de la muqueuse, les vomissements continuels, l'atrophie, les crampes, les spasmes et la mort. On a reconnu que la digestion d'un jeune enfant, une fois compromise, les drogues les mieux choisies sont impuissantes à réparer le mal. C'est un fléau pour la famille et pour le pays que cette destruction cruelle! Il y a pourtant un moyen simple et peu coûteux d'y parer, et qui a fait ses preuves depuis trente ans : c'est de nourrir le bébé et les enfants malades ou faibles de tout âge avec la *Revalescience Du Barry*, toutes les trois heures de la journée, simplement bouillie à l'eau et au sel.

C'est en somme la nourriture par excellence qui, seule, réussit à éviter tous les accidents de l'enfance.

Citons une des preuves abondantes de son influence,

invariablement salutaire, même dans les cas les plus désespérés :

Cure N° 80,416.

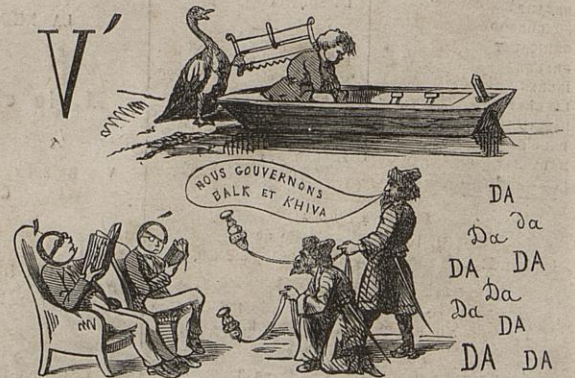
M. le docteur F.-W. Beneke, professeur en médecine à l'Université de Marbourg, fait le rapport suivant à la clinique de Berlin, le 8 avril 1872 :

« Je n'oublierai jamais que je dois la préservation de la vie d'un de mes enfants à la *Revalescience Du Barry*.

« L'enfant, à l'âge de quatre mois, souffrait, sans cause apparente, d'une atrophie complète, avec vomissements continuels, qui résistaient à la diète la plus soignée, à deux nourrices et à tous les traitements de l'art médical. La *Revalescience* a immédiatement arrêté les vomissements et complètement rétabli sa santé en six semaines de temps. Toutes mes expériences faites depuis avec la *Revalescience* ont eu le même succès. » Elle est quatre fois plus nutritive que la viande.

Quatre fois plus nourrissante que la viande, sans échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecines. En boîtes : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Envoi, contre bon de poste, les boîtes de 32 et 60 fr. franco. Dépôts partout chez les bons pharmaciens et épiciers. Du BARRY et C^{ie}, 26, place Vendôme, Paris.

Éviter les dangers des contrefaçons, exiger le vrai nom *Revalescience Du Barry* et des boîtes en fer-blanc.



Explication du dernier rébus : L'Herzégovine fut cédée aux Turcs, il n'y a pas tout à fait deux siècles.

Nous renvoyons les solutions de rébus au prochain numéro.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.